

L'homme aux gér

par Claude LE ROY

Arc-en-ciel d'enfances, inédit.

François s'apprête à frapper au carreau de la porte vitrée, lorsque son copain Didier le retient par la manche :

— Non ! pas là ! C'est un mauvais coucheur, chuchote-t-il, il pourrait bien sortir avec son fusil !

— Qu'est-ce t'en sais ? Tu le connais ?

— Non, pas du tout, mais ma mère me l'a dit.

Les deux gosses d'une dizaine d'années à peine, se présentent d'une maison à l'autre dans Saint Pierre, un village du Bocage normand, pour se débarrasser au plus vite des timbres pour la Jeunesse au Plein Air que l'instituteur leur a donnés à vendre. Ils font équipe, vu qu'ils sont voisins. Didier, un blondinet aux yeux clairs, le geste vif et l'air malicieux, semble diriger l'expédition. Le brun François, cheveux bouclés et regard de velours, montre moins d'assurance et se laisse guider.

*“ ...François
a du mal
à détourner
son regard
de la demeure
interdite... ”*

Tous deux reviennent assez satisfaits de leur tournée. Ils ont déjà presque tout liquidé, à quelques unités près que, de toutes façons, leurs proches voudront bien acheter en dernier ressort. Leur gaieté se manifeste par quelques bourrades amicales, ponctuées d'éclats de rire, ou bien en tapant à tour de rôle dans une boîte de conserve toute rouillée qu'ils ont dénichée sur la berme. La maison du « mauvais coucheur », c'est la dernière halte sur l'itinéraire de retour. Ils vont s'éloigner.

— Il habite pas là depuis longtemps, remarque François.

— Qui ça ?

— Le type au fusil, pardi !

— Non... Un mois à peine... Il paraît qu'il vit tout seul, que sa femme l'a laissé tomber et qu'il a tué quelqu'un sur la route !

— Avec son fusil ?

— Mais non idiot ! Y serait en taule ! Un accident de voiture, voyons ! Mais c'était sûrement de sa faute. La preuve : y s'cache. En tout cas, maman veut pas qu'on s'approche de chez lui.

François a du mal à détourner son regard de la demeure interdite avec son unique fenêtre au rez-de-chaussée où saignent quelques potées de géraniums. Mais son camarade le défie à qui sera le premier au carrefour de la Chênaie, alors il se résigne à la course, même s'il sait d'avance qu'il sera battu de plusieurs longueurs. Les deux gamins se séparent peu après ce résultat sans surprise.

¶

François mange sans appétit ce soir-là. Dans sa tête trottent quantité de pensées. Comme sa mère insiste pour qu'il reprenne de la compote, il consent à rompre sa méditation pour demander :

— Pourquoi il est parti mon père ?

Question rituelle qu'il formule de temps en temps, avec des variantes. La réponse

aniums

ne tarde pas, qui ne le contente pas plus qu'à l'ordinaire :

— Allons, tu sais bien qu'il désirait voyager loin, très loin... Et qu'il n'a jamais redonné signe de vie...

La maman de François répète cela d'une voix lasse. À chaque fois qu'elle est appelée à le faire, elle se reproche de n'avoir pas réglé la situation une fois pour toutes, en déclarant que son ancien compagnon a disparu dans un accident... Sait-elle seulement s'il vit en Australie ou en Amérique du Sud? Ou même s'il est mort ou vif. Jamais aucune nouvelle, pas même une carte postale. François avait moins de deux ans au moment de leur séparation. En fait, il ne l'interroge que depuis quelques mois, depuis que tous ses copains parlent de leur père, et pas lui.

Nullement satisfait de la réponse, qu'il connaît par cœur, François lance à tout hasard, sans doute par bravade pour masquer sa déception et parce que les propos de Didier concernant « le mauvais coucheur » l'intriguent :

— Dis, pourquoi faut pas fréquenter le nouveau type?

— De qui parles-tu donc?

— Tu sais bien, celui qui a loué la maison grise, près du lavoir, en bas de la côte.

Là encore, embarras de l'interrogée qui n'a à sa disposition que les racontars de sa voisine :

— Eh bien... Je crois qu'il est méchant... et violent... Pourquoi voudrais-tu aller chez lui? En voilà une idée! Je te le défends bien! Allez, finis ton dessert et monte te coucher, car demain il y a école!

Le croissant de lune écorne les fleurs du double-rideau. François s'amuse à guetter son intrusion progressive. Il n'a pas sommeil. Après que sa maman l'a bordé puis embrassé, il a sagement éteint la lumière, mais tout demeure prétexte à ne pas clore les paupières. La lune, les ombres, le balancement d'une branche qui grince à la vitre. L'imagination ne tarde pas à remplir son office d'empêcheuse de dormir en paix.

Dans la tête du gosse, comme presque tous les soirs, le scénario se répète. Il a un père. Selon les jours et l'humeur du metteur en scène, un père tendre et câlin, ou bien à l'opposé plus viril, parfois brutal. Un aventurier cherchant à faire de son rejeton un « dur » et qui le dresse en conséquence.

Ce soir, pas besoin d'inviter à la rescousse les désirs les plus refoyés. « L'homme aux géraniums » fournit le personnage idéal. Il appartient à la catégorie des méchants. Mais lui, il existe vraiment sans qu'il soit nécessaire de l'inventer. Emporté par l'histoire qu'il bâtit, alors que sa conscience vacille entre rêve et réalité, François va s'endormir persuadé que cet inconnu à ne pas fréquenter, c'est justement son père, qui dissimule son retour.

,

Au réveil, le garçonnet croit réelle cette fiction forgée dans la nuit. Dès lors, il n'a

Né dans l'Orne, Claude Le Roy vit dans la région de Caen. Romancier, nouvelliste, poète, essayiste, il a publié de nombreux ouvrages depuis 1955.

Claude Le Roy est Président de la Société des Écrivains Normands

www.ecrivains-normands.com

Vient de paraître :

La Normandie de la comtesse de Ségur.

Éditions H&D.

plus qu'un objectif: apercevoir l'homme afin de découvrir son visage. François n'a jamais contemplé une photo de son père. Sa mère a prétendu qu'elle n'en possédait pas. Tout va devenir prétexte pour passer et repasser devant la maison grise; une commission oubliée exprès, un dernier tour de vélo avant le dîner, un cahier à rendre à un camarade d'une ferme toute proche, mais qui oblige à traverser le hameau... À chaque fois, le gamin s'arrange pour être seul et pour ralentir devant la fameuse fenêtre aux géraniums. En vain. Jamais « l'autre » ne se montre. Pas même une silhouette en ombre chinoise.

Pourtant la patience du petit est récompensée à la fin d'un après-midi pluvieux de juin. Une torrentielle averse accompagne les roulements du tonnerre. François, vêtu d'un short bleu et d'une chemisette rose, range sa bicyclette contre un mur et s'abrite du mieux qu'il peut sous un porche, juste en face de la maison grise. Il n'est pas très rassuré à cause des éclairs et des tambourinades qui s'amplifient. Soudain, en face, la fenêtre s'ouvre. Une forme humaine se découpe, qu'il distingue mal. Une voix l'appelle:

— Petit! ne reste pas là, c'est dangereux. Viens, je vais t'ouvrir.

François attend que la porte s'entrebâille et, sans la moindre hésitation, traverse en courant les épaisses flèches de la pluie. Il n'a pas le temps de regarder celui qui l'accueille, car un tissu éponge parfumé à la lavande emprisonne sa tête et ses épaules, tandis que deux mains s'appliquent à le frictionner, comme le fait sa maman quand il sort du bain. Des mains puissantes qui le renverseraient comme un rien si elles ne retenaient leur force.

— Ça va mieux comme ça, non?

Maintenant, la serviette libère les cheveux, puis la tête, et vient s'enrouler autour de son buste. François découvre celui qu'il avait tant hâte de voir. Un homme encore jeune certes, mais aux tempes déjà grises. Pas l'air si terrible que le prétend sa réputation, mais avec des yeux d'un gris acier qui intimident. « De quelle couleur sont les miens? » François s'est mentalement posé cette question dont il n'ignore pas la réponse: les siens sont plutôt bleu vert, d'après son reflet dans la glace de la salle de bain. L'homme a ôté la serviette qu'il a étendue sur le dossier d'une chaise.

— Désolé pour ton T-shirt, mon garçon, mais je n'ai pas de change à t'offrir. Par chance, ce tissu synthétique sèche rapidement au premier rayon de soleil. File vite chez toi, ça ne tombe plus.

C'est tout! Il le congédie déjà... François remercie pour cette courte hospitalité, mais il ne cache pas sa déception. N'importe qui l'aurait fait asseoir, lui aurait proposé une friandise, aurait glissé quelques mots pour meubler la conversation. Pas « lui ». « Je t'ai séché, il ne pleut plus. Déguerpis! Bonne route! » Si c'est son père, l'enfant pense qu'il lui faudra du temps et de la patience pour l'appivoiser. Une certitude, il lui convient tout à fait, en dépit de ses mauvaises manières. C'est un père comme cela qu'il veut, avec des muscles, de la poigne et un regard qui ordonne. Un chef, quoi!

En rentrant chez lui, François se voit très bien porté sur les épaules de ce colosse qui le soulèverait comme une plume pour le hisser là-haut. Il l'emmènerait sûrement à la pêche ou à la chasse, le gratifierait d'une taloche s'il manquait d'obéir, mais rirait aussitôt après d'une grosse plaisanterie qui les rendrait complices. Un vrai père, un père forteresse qui protège contre tout, y compris après la douche d'une ondéée contre les rhumes de cerveau!

Plusieurs jours s'écoulent. François revient sans cesse près du lavoir, dans le bas du village; du moins lorsque son ami Didier ne l'accompagne pas, car il veut

préservé son secret. Mais la fenêtre aux géraniums demeure close. Et aucun orage providentiel n'éclate. Un mercredi pourtant la chance tourne. L'homme s'occupe à nettoyer ses plantes, ôtant les fleurs noircies et les débris de feuilles. Il fait celui qui ne voit personne. Mais François a l'audace de ses dix ans :

— Bonjour, monsieur ! Il fait meilleur que l'autre jour, hein ?

Le « mauvais coucheur » lève la tête vers l'enfant qui s'est rapproché. Aucun signe d'amabilité n'éclaire son visage. Toutefois il daigne répondre au salut et propose à brûle pourpoint :

— Tu veux un chewing-gum à la chlorophylle ?

Il tend la main, l'enfant aussi, qui remercie. L'échange de la tablette s'effectue en silence. L'homme referme sa croisée. Désappointé, François s'éloigne. Il conserve le plus longtemps possible contre son palais la gomme à mâcher que « son père » lui a offerte. Déçu, il n'en est pas moins persuadé qu'il saura sous peu le conquérir. L'homme, solitaire et triste, tenu à l'écart par tout le monde, sera bien content de pouvoir compter sur l'amitié d'un petit garçon, mieux encore s'il finit par le reconnaître pour le sien.

La maman de François attend son fils sur le seuil de leur demeure. Elle a l'air très impatiente. Ses traits et ses gestes témoignent de son inquiétude :

— Ah ! Te voilà enfin ! Où trainais-tu, vilain ! J'étais aux cent coups !

François comprend mieux cet accueil quand elle lui annonce ce que la mère de Didier lui a rapporté : les gendarmes du bourg ont découvert le cadavre d'un gamin de huit ans, le jeune Martin, de la Métairie. Il a été assassiné dans le bois des Vallées, près de la rivière.

— Tu sais pourquoi j'ai peur dès que tu tardes à rentrer ?

François connaît bien Martin, un camarade d'école. Il est bouleversé par ce qui vient d'arriver. Mais quel rapport avec le monsieur d'en bas ? Peut-être que Martin a été victime d'un braconnier qui se serait trompé de cible, ou bien d'un rôdeur, comme il s'en rencontre parfois. En tout cas, l'événement n'empêchera pas François de revoir « son père » qui n'a rien à voir là-dedans. Oui, il désobéira s'il le faut, mais se promet de repartir.

¶

Le lendemain, dès l'aube, la journée s'annonce radieuse. La chaleur commence tôt. François s'en réjouit. « L'homme aux géraniums » laissera sa fenêtre ouverte. En plus, c'est jour de congé. Didier doit accompagner un de ses grands frères à la ville. La liberté de manœuvre est complète. Il s'empare donc de son vélo dans l'appentis.

— Maman ! je descends faire une course !

— Je t'interdis...

L'ordre crié depuis le seuil se perd dans la brise, le jeune cycliste est déjà loin ! Le voici qui freine brusquement un peu avant le bas de la côte.

La fourgonnette des gendarmes stationne devant la maison grise où saignent les touffes de géraniums. Le cœur du gamin se met à battre très fort. Encore plus lorsqu'il aperçoit « son père » menotté, entre les deux représentants de la loi.

— Papa ! crie-t-il, sans pouvoir se retenir.

L'apostrophe qui lui a échappé fait se retourner le prisonnier aux yeux gris acier, qui esquisse un semblant de sourire avant de grimper dans la voiture.

François assiste impuissant au démarrage du véhicule. Celui qu'il voulait pour père disparaît à jamais de son univers et le laisse désemparé comme au sortir d'un cauchemar.

*“ ...les gendarmes
ont découvert
le cadavre
d'un gamin
de huit ans... ”*